

**JE N'AURAI
PAS LE TEMPS**

HUBERT REEVES

**JE N'AURAI
PAS LE TEMPS**

Mémoires

ÉDITIONS DU SEUIL

27 rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-106967-9

© Éditions du Seuil, avril 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Prologue

Le motif de ce livre peut se résumer en ces quelques mots : « un homme et son métier ». Comment ai-je atterri dans ce monde de la science ? Que m'a-t-il apporté ? Que lui ai-je apporté ? Je parlerai de mes moments de bonheur, d'euphorie, et aussi de mes frustrations. Je décrirai les projets que j'ai poursuivis et comment ils m'ont amené à visiter le vaste monde.

Mon but est de présenter un témoignage, semblable à ceux que je lisais quand, vers l'âge de douze ans, je tentais de me faire une idée de mon avenir. Je pense notamment à l'ouvrage de Pierre Termier, *La Vocation de savant* (Desclée de Brouwer, 1929). L'auteur y décrit la vie et la carrière de plusieurs savants réputés, s'attachant plus particulièrement à déceler les sources lointaines de leurs motivations, les rêves de leur enfance, à faire sentir le feu sacré qui les a tenus en haleine tout au long de leur existence. Ces récits trouvaient en moi des résonances familières et j'y reconnaissais nombre de mes états d'âme. Ils furent déterminants dans le choix professionnel qui fut le mien. Bien sûr, les circonstances ont changé et l'univers quotidien des chercheurs ne ressemble plus guère à celui du temps de mes études universitaires. Mais sur le plan des rapports humains, les similitudes sont demeurées.

Ce livre m'offre aussi l'occasion d'aborder d'autres aspects de ma vie sur lesquels mes lecteurs me question-

nent souvent : la musique, les préoccupations écologiques, la philosophie, la religion etc.

Selon Sigmund Freud, « toute personne qui rédige sa biographie se condamne à mentir, à dissimuler et à essayer de se faire voir sur son meilleur jour ». Je n'y manquerai sans doute pas. J'ai cependant l'espoir qu'en cherchant à identifier mes raisons de vivre, à parler du moteur de mes enthousiasmes, le résultat puisse être profitable à quelques personnes. Si mes mots sont une aide pour ceux qui tentent de construire leur vie et leur avenir, notamment pour les jeunes qui envisagent de s'orienter vers la voie scientifique, alors mon but sera atteint.

J'ai également voulu revenir, tout au long de ces chapitres, sur le rôle important que certaines personnes ont joué dans ma vie. Une façon pour moi de leur exprimer ma reconnaissance, même si, pour la plupart d'entre elles, elles ne sont plus là. Ce retour sur mon passé m'a permis de prendre conscience de mes dettes envers ceux qui m'ont donné accès à des mondes nouveaux dans lesquels je me suis senti aussitôt si incroyablement à l'aise... J'avais déjà, me semble-t-il, une mystérieuse intuition de leur existence. Il ne me paraît pas possible qu'ils m'aient été totalement étrangers.

PREMIÈRE PARTIE

Prélude (allegro)

Il y a à explorer le monde

Pour l'enfant amoureux de cartes et d'estampes
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah! que le monde est grand à la clarté des lampes!
Aux yeux du souvenir que le monde est petit!

Baudelaire, « Le voyage », *Les Fleurs du mal*

Un jour, mon père est arrivé à la maison avec une pile de gros livres. Il s'agissait des douze tomes de l'*Encyclopédie de la jeunesse*, numérotés en chiffres romains dorés sur un dos noir. Les volumes, intitulés *Le Livre de la nature*, *La Terre et son histoire*, *Pays et nations*, ont, pendant de longues années, alimenté mes rêveries.

À travers ces lectures, j'ai développé un grand désir de parcourir le monde. Ce projet, je le sentais obscurément, pouvait remplir mon existence. Comme les explorateurs des siècles passés dont les chroniques occupaient mes loisirs, il me tardait de me mettre en route. Cette urgence ne m'a jamais quitté et les gratifications dont je lui suis redevable ont toujours dépassé mes espérances.

Nous avons la chance de vivre un temps où, contrairement à l'époque de Baudelaire, l'exploration du monde ne se confine plus à visiter la planète. Nous avons découvert que le cosmos est gigantesque et qu'après avoir donné naissance aux galaxies, aux étoiles et aux planètes, il nous a donné notre propre vie. Nous savons que notre aventure

personnelle fait partie de l'aventure cosmique. Il n'y a vraiment pas de quoi s'ennuyer...

Même en cent ans, je n'aurai pas le temps
De visiter toute l'immensité d'un si grand univers.

Paroles de Pierre Delanoë, musique de Michel Fugain,
« Je n'aurai pas le temps »

© Warner Chappell Music France, 1967

Pendant une séance de chorale dirigée par mon fils Benoît, je me suis entendu prononcer les mots que j'ai choisis comme titre à ce livre.

Aujourd'hui, je suis confronté au chiffre de mon âge. Il augmente sans répit. Il me rappelle que cette quête de savoir ne se prolongera pas au-delà de quelques années, au mieux quelques décennies. Je me sens empreint de tristesse à l'idée que je n'aurai plus accès à la poursuite de cette fascinante exploration du cosmos. Je ne lirai plus, confortablement installé dans mon fauteuil, les dernières livraisons des revues scientifiques...

« Bientôt vient la nuit dans laquelle on ne peut plus rien voir. » Dans un cahier, mon grand-père avait écrit ces mots, extraits, je crois, d'un psaume de David. À sa mort, ses enfants les ont fait imprimer au dos de sa photo couleur sépia. C'est au salon funéraire, devant le cercueil où il reposait, que je les ai lus pour la première fois. Face à ses lèvres blêmes, à jamais fermées, ce message m'a laissé transi.

Pendant la journée, la position du Soleil dans le ciel nous importe moins que sa lumière et sa chaleur. La lueur bleue de l'air limite notre visibilité. C'est elle qui nous empêche de voir les étoiles et les galaxies. Le soir, le Soleil descend sur l'horizon et, dans l'embrasement de couleurs qu'il allume à l'Occident, son lieu précis nous devient présent. Le coucher de soleil s'embellit d'être éphémère. L'obscurité nous ouvre le ciel. La portée de notre regard s'étend à des milliers, voire des millions d'années-

lumière. Le vaste Univers entre dans notre champ de vision. La nuit, contrairement à l'affirmation de David, on peut voir très loin...

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel,
qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Baudelaire, « Le voyage », *Les Fleurs du mal*

On peut chercher du nouveau parce que, comme Baudelaire, ce monde nous a déçu. On peut aussi désirer explorer l'Inconnu précisément parce qu'il nous a émerveillé. Avec l'espoir, peut-être illusoire, d'en comprendre enfin le sens.

Que celui qui a vécu dans un milieu où il a pu bénéficier d'une ouverture sur la culture, les arts et la science porte un regard sur l'ensemble de la population mondiale. Il réalisera alors qu'il appartient à une infime minorité et s'apercevra de la chance qui fut la sienne. Un quart de l'humanité vit en-dessous du seuil de pauvreté. Pour ces gens, l'urgence quotidienne imposée par la survie est infiniment plus pressante que l'intérêt pour la vie sur d'autres planètes ou pour la création artistique. Je peux prendre conscience de l'immense privilège qui est le mien. Je suis né et j'ai été élevé dans un environnement qui m'a laissé le loisir de me passionner pour ces questions. Mais pourquoi moi, et pourquoi vous aussi, qui lisez ces lignes ? Y a-t-il une réponse ?

Joseph Rives, orphelin de guerre

J'ai vécu une enfance intensément francophone. Ma famille évoquait, avec un orgueil qu'elle estimait légitime, notre statut de « Canadiens français » (à cette époque, on ne disait pas encore « Québécois »).

Nous avions conscience d'être une nation plongée dans un océan anglophone contre lequel il fallait réagir sous peine d'être culturellement éliminés. Les mots « anglifier » et « angliciser » avaient pour nous une forte connotation négative. On parlait à voix basse, presque en chuchotant, d'une branche de la famille partie vivre dans la province anglophone de l'Ontario et dont les enfants ne parlaient plus le français.

Nous étions très fiers de notre langue et de nos traditions françaises. L'histoire du Canada, telle qu'elle nous était enseignée à l'école, était, selon les mots mêmes de notre hymne national, « une épopée des plus brillants exploits ». Contre les Anglais protestants, nos ancêtres s'étaient vaillamment défendus pendant des décennies. Sans aucun renfort venu de France (on sait la négligence de la Mère Patrie pour ces quelques « arpents de neige », comme l'écrivit si dédaigneusement Voltaire), ils n'avaient cédé que sous le poids du nombre. Mais dans la défaite et sous l'occupation anglaise, ils avaient su maintenir leur langue et leur foi catholique. Il fallait poursuivre leur œuvre admirable et se montrer en tout point digne de cet héritage : la langue gardienne de la foi.

La légende et la réalité

Selon la légende familiale, notre premier ancêtre québécois était un soldat américain de souche écossaise, venu guerroyer au Québec lors des luttes pour l'indépendance menées par les jeunes États-Unis. Fait prisonnier par l'armée anglaise, il avait été libéré à la condition qu'il s'installe comme fermier dans notre province. Telle était l'histoire à raconter à ceux qui nous interrogeaient sur l'origine de notre patronyme.

Après de longues recherches, mon frère André, hématologue de métier et généalogiste par passion, a finalement percé à jour la réalité des faits. Elle est beaucoup plus brutale.

Entre 1685 et 1767, date du traité de Paris, Français et Anglais se disputent les territoires de l'Amérique du Nord. Ils se livrent une guerre cruelle. La technique favorite des troupes françaises consiste à effectuer des descentes éclairs sur les villages de la Nouvelle-Angleterre pour « dissuader les habitants de s'établir dans cette région ». Elles feront plus de soixante de ces razzias pendant cette période.

Guidés par les Indiens Abenakis auxquels ils se sont associés, les soldats français, excités par les cris de guerre stridents des Indiens, fondent au petit matin sur les habitations, y mettent le feu et massacrent les occupants au fusil ou au tomahawk. Seuls sont épargnés les femmes enceintes et les enfants. Non pas pour des motifs humanitaires, mais comme otages à échanger contre des prisonniers.

C'est ainsi qu'à la fin de l'hiver 1725, un enfant de huit ans, Joseph Rives, est fait prisonnier à St. Mary du Maryland, au sud de Washington. Ses parents, John Rives et Jane Crine, récemment émigrés des Lowlands, au nord de l'Angleterre, n'auront pas la vie sauve. Dans le froid et la

neige, bivouaquant la nuit, les prisonniers sont transportés en canoë sur la rivière Richelieu, du sud vers Montréal.

Il y a quelques années, survolant cette région en avion, j'ai vu par le hublot le long tracé de ce cours d'eau encore bordé de glaces. Non sans émotion, j'ai tenté d'imaginer le voyage du petit Joseph. Je l'ai remercié intérieurement de sa vaillante résistance. Sans lui (et ses descendants...) je ne serais pas là¹...

Quelles séquelles l'assassinat de ses parents, peut-être commis sous ses yeux, son enlèvement et ce périple glacé lui ont-ils laissées? Selon les archives de l'Hôtel-Dieu de Montréal, il est hospitalisé en 1739, atteint d'une grave maladie. Pendant sa convalescence, vraisemblablement sous la pression des religieuses, il « abjure sa foi protestante » pour embrasser la religion catholique. Il retrouve en tout cas suffisamment d'énergie pour épouser, en 1750, Catherine Perreault (mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-mère), une Québécoise, et lui faire cinq enfants. Il cultive une ferme à Pointe-aux-Trembles sur l'île de Montréal. Catherine Perreault meurt en 1760. En 1773, selon d'autres archives, Joseph épouse en secondes noces Charlotte Gaudry, « avec la permission du gouverneur ». Sous ces mots se cache la dure réalité politique de l'époque.

C'est que le capitaine Wolf a gagné la bataille des Plaines d'Abraham à Québec et le Canada est devenu anglais. La loi martiale a été imposée. Dans un autre document, on lit : « Son Excellence Thomas Page, Gouverneur de Montréal, permet le mariage de Joseph Riewes avec Charlotte Gaudry. » L'altération de Rives en Riewes est sans doute imputable à l'illettrisme des militaires de

1. À lire sur ce thème : Susanna Johnson, *Récit d'une captive en Nouvelle-France (1754-1760)*, Éditions du Septentrion, 2003.

l'époque. Le nom de famille oscille entre plusieurs orthographes et se stabilise vers 1800 dans sa forme présente : Reeves.

Deux enseignements

La vérité peut être salutaire, même lorsqu'elle est cruelle. J'ai tiré de la lecture de cette chronique si dévastatrice pour notre « fierté nationale » de Canadiens français deux enseignements profitables. Le premier est que mes ancêtres français, contrairement aux propos édifiants transmis par l'école ou par ma famille, pouvaient être tout aussi belliqueux et cruels que n'importe quel autre peuple.

Excités par les hurlements des Abenakis, ils avaient, eux aussi, du sang sur les mains. Des parents de Catherine Perreault ou de Charlotte Gaudry pouvaient avoir participé aux massacres de villageois endormis.

À cet égard, j'aime à relater un fait que j'ai gardé en mémoire. Il y a quelques années, j'avais perçu, dans la bibliothèque d'une école d'astronomie au Portugal, les éclats de voix d'une vive dispute. Des chercheurs brésiliens critiquaient avec véhémence les exactions des colonisateurs portugais, auteurs de pillages et autres sévices abjects contre les populations indigènes. Un étudiant de Lisbonne tentait de défendre la réputation de ses compatriotes, auteurs de ces atrocités. Ses propos sur ce que la « civilisation européenne » avait apporté aux habitants de l'Amazonie lui valurent les rires sarcastiques de ses interlocuteurs et leur départ précipité. À cet instant, l'image du petit Joseph Rives, arraché à son village par des militaires français, me revint en mémoire.

« Pourquoi, et au nom de quoi cherches-tu à tout prix à défendre tes ancêtres ? ai-je demandé à ce jeune Portugais. Tu n'es responsable ni de leurs exploits ni de leurs méfaits. » Son visage s'est soudainement détendu sous l'expression

du soulagement que mes mots semblaient lui procurer, ce dont il m'a d'ailleurs remercié.

Le second enseignement s'exprime pour moi en ces quelques mots : « La vie continue, même après le pire des drames. » Malgré la tragédie de ses huit ans, j'imagine un repas de Noël dans la maison familiale de Joseph Rives à Pointe-aux-Trembles dans les années 1750. Selon la tradition québécoise, les oncles et les cousins sont venus des villages environnants pour manger la dinde aux canneberges et danser au son de l'accordéon. Le baume du temps est passé et les blessures se sont cicatrisées...

Les patronymes

Il est de coutume, dans les bonnes familles, de s'intéresser à la lignée des ancêtres. Cette préoccupation est particulièrement importante chez les nobles, qui peuvent ainsi faire valoir les mérites politiques ou guerriers de leurs ascendants. Il importe pourtant de remarquer que cette tradition repose sur l'idée que la prétendue « qualité du sang » se transmet uniquement par le père. À la lumière de nos connaissances contemporaines en génétique, nous devons reconnaître que cette idée est totalement fausse. Le partage se fait moitié-moitié entre le père et la mère.

Mon ancêtre, Joseph Rives, se situe sept générations avant moi.

Depuis l'arrivée au Québec de Joseph Rives, cent vingt-huit ancêtres directs ont contribué au patrimoine génétique que j'ai reçu à ma conception. Chacune de ces personnes est digne, à mes yeux, d'un intérêt équivalent à celui que j'ai porté à Joseph. Je reconnais cependant avoir adopté, pour la liste qui suit, la tradition de la pure lignée patriarcale, pourtant totalement conventionnelle...

La séquence des patronymes de ma lignée familiale s'établit alors comme suit :

JOSEPH RIVES

- John Rives, marié à Jane Crine (en Nouvelle-Angleterre) aux environs de 1715.
- Joseph Rives, marié à Catherine Perreault en 1750.
- Louis Reeves, marié à Geneviève Beaudry en 1795.
- Charles Reeves, marié à Zoé Desautels Lapointe en 1838.
- Charles Reeves, marié à Emmanuelle Laporte en 1868.
- Charles-Aimé Reeves, marié à Alida Laporte en 1893.
- Joseph-Aimé Reeves (mon père), marié à Manon Beaupré (ma mère) en 1927.

Le Père Louis-Marie, trappiste et botaniste

Les fils qui tissent la trame de nos existences se sont quelquefois mis en place longtemps avant notre naissance. Les responsables ne se doutaient guère de la portée future de leurs gestes. Comment auraient-ils pu prévoir l'influence qu'ils allaient avoir sur un être encore à naître ?

Un personnage a joué ainsi un rôle important dans mon choix d'une carrière scientifique. Il s'appelait Louis Lalonde, avant d'entrer dans les ordres sous le nom de Père Louis-Marie. Pendant la Première Guerre mondiale, il avait étudié la génétique avec le Frère Marie-Victorin, botaniste canadien, un des pionniers de la recherche au Québec. Dans ses moments libres, il courtoisait ma future mère, Manon Beaupré.

« Parlez-moi de Louis, dis-je un jour à ma tante Colombe, sœur cadette de ma mère. Dans sa jeunesse, aimait-il déjà les fleurs et les animaux ? Était-il passionné de sciences ? » Je voulais en savoir plus sur cet homme qui allait prendre pour moi tant d'importance. Elle me répondit avec un sourire espiègle : « À cette époque, il était surtout passionné de Manon ! » Et de me raconter l'anecdote suivante : pour ses étrennes, ma tante avait reçu des mocassins, dont les semelles de feutre rendaient ses pas silencieux. Ainsi chaussée, elle était entrée un jour sans bruit dans le salon de la maison familiale où les tourtereaux se bécotaient allègrement. Selon ses dires, elle fut chassée promptement.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2008. N° 97494 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

